4- PENDANT L'ETE - ENTRE JUILLET ET SEPTEMBRE

41 - LES MOISSONS

On entend par moisson l'ensemble des travaux relatifs à la récolte des céréales, effectués dès leur maturité. Au début du XXe siècle, les deux opérations : la coupe ou fauchage des tiges des céréales puis le battage consistant à séparer les grains de leur enveloppe et de la tige, étaient distinctes et se produisaient à des moments séparés. Actuellement, le mois de juillet marque le début des travaux de récolte des céréales, mais vers 1920 la moisson commençait seulement début août, selon les souvenirs de Maria.

A cette date, la mécanisation n'était pas encore généralisée, même si les premières faucheuses puis les moissonneuses existaient depuis 1870 et les moissonneuses-lieuses depuis 1882. Ces machines étaient réservées à de grands domaines capables de les financer. En tout cas, à la ferme de La Prise pendant la guerre 1914-1918 et des années après, ainsi que dans les environs de La Baussaine et de Tinténiac, les moissons s'effectuaient encore à la main, les hommes et les femmes se partageaient les travaux, les familles et voisins s'entraidaient. Quelles que soient les céréales, deux activités distinctes étaient réalisées : d'abord le fauchage, ensuite le battage.

411 - LE FAUCHAGE DES CEREALES



Pause lors d'un moissonnage à la faux d'un champ d'avoine



Le Faucheur, le Blé, le Clocher

Au début, la coupe des tiges de céréales s'effectuait le plus souvent à la faucille ou mieux à la faux. Cette dernière qui fit son apparition dans le premier quart du siècle comportait un manche en bois et une poignée permettant de guider la coupe réalisée par une lame longue, pointue et tranchante. Dans la Bretagne intérieure, la faux ne fit son apparition qu'avant la seconde guerre mondiale.



1. : Faucheur au travail



2. Affutage de la faux avec une pierre à aiguiser mouillée d'eau effleurant le tranchant



3. Battage de la faux

Quand la faux ayant trop servi ne coupait plus, le paysan procédait d'abord au simple affutage avec une pierre à aiguiser (photo 2). Le faucheur accrochait à sa ceinture une corne contenant un fond d'eau, dénommée « coffin ». Si l'affutage n'était pas suffisant, il procédait au battage de la faux (photo 3). Celle-ci, démontée de son manche, était posée sur une enclumette ou une pierre lisse sur laquelle elle était frappée au marteau pour aplanir les déformations et unifier sa surface avant qu'elle ne subisse dans la foulée un affutage.



* LA PREPARATION DES JAVELLES ET DES QUINTIAUX

Au fur et à mesure que les hommes coupaient, d'autres personnes, souvent des femmes, regroupaient dans leur bras un maximum de brins de céréale qui jonchaient le sol, en veillant à placer les épis à une seule extrémité.

Dans la région de La Baussaine, chaque brassée s'appelait « une javelle ». Les javelles étaient déposées à plat sur le sol en vue du séchage, parfois plusieurs jours suivant le temps. Le travail était minutieux et aucun épi ne devait être perdu. Un râtelage était fréquent pour ne pas laisser des tiges au sol et les enfants avaient la consigne de glaner le champ.

Après un premier séchage, parfois le soir même si le temps était très chaud, les javelles étaient liées avec une poignée de paille soustraite à chacune d'elles et transformées en gerbes. Quelqu'un de très habile pouvait en attacher plus de 80 à l'heure. Les gerbes dressées, l'épi en haut mais vers l'intérieur du cône, étaient ensuite regroupées par six en « quintiaux »* (prononcer quintia-au, en patois), pour parfaire le séchage.

* Le terme « Quintiaux» m'a été restitué par Marie-Thérèse Peigné née Pestel, de La Prise. Je l'en remercie.



Des javelles de blé dressées

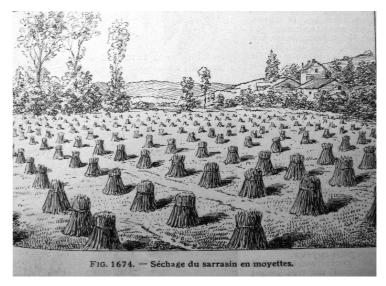
En cas de pluie, les gouttes devaient pouvoir s'écouler sur le pourtour sans pénétrer à l'intérieur. Dès le séchage complet, généralement au bout de quelques jours et par temps sec, les gerbes étaient regroupées à la ferme dans un hangar, une grande remise ou un grenier, selon les cas et les bâtiments disponibles, en attendant le battage, ou encore près de l'endroit du battage si celui-ci ne devait pas tarder. De la charrette, les gerbes étaient embrochées sur des fourches et tendues à bout de bras vers la gerbière où un homme les réceptionnait avant de les regrouper sans trop serrer pour laisser passer l'air.

Des moyettes de sarrasin dressées

Dans d'autres régions, la brassée de céréale s'appelle la « Moyette » ainsi que l'assemblage de ces gerbes en vue du séchage.

On peut dire que les travaux de fenaison (fauche, veillottes, séchage) rappelaient le fauchage des céréales (fauche, javelles, séchage), à ceci près que les céréales étaient liées manuellement en gerbe et pas le foin.

Par ailleurs, la grande différence reste le battage qui n'est effectué que pour les céréales.



Séchage du sarrasin en moyettes - Larousse Agricole 1921/1922

Comme vous le voyez, la moisson s'effectuait alors à la main en plusieurs séquences, contrairement à ce qui se pratique aujourd'hui avec les moissonneuses batteuses qui permettent de réaliser mécaniquement tous les travaux à se suivre, même la nuit, ce qui évite des manutentions successives

412 - LE BATTAGE DES CEREALES

Quand on parle du battage en général, on pense d'abord au blé, céréale noble par excellence, mais retenez bien que le procédé est le même pour les autres céréales : orge, avoine, sarrasin. Maria m'a dit que chez elle, on commençait par l'avoine, puis le blé, ensuite l'orge et en final le sarrasin, en octobre. Le battage s'effectuait alors de plusieurs façons suivant les régions, ce qui peut nous étonner.

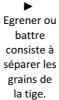
Vers 1900/1930 en effet en France, des méthodes rudimentaires perduraient encore dans certaines régions, notamment dans les régions où les bœufs d'attelage étaient courants :

- ▶ Le battage au CHEVALET: les épis étaient frappés à la main sur un tonneau ou sur un chevalet en bois, méthode très lente utile seulement quand on veut préparer des pailles de choix, de seigle, par exemple.
- ▶ Le DEPIQUAGE : Il était réalisé au sol par des animaux : bœufs ou chevaux, qui avec leurs pieds ou avec des outils lourds : rouleau en fonte ou en pierre dure, rouleau en bois armé de pointes qu'ils tractaient, la céréale était dépiquée. Le grain était séparé de la paille, mais la paille fortement brisée et souvent salie par les déjections des animaux pouvait retenir jusqu'à 10% de grain. Cette méthode était pratiquée surtout dans le midi et un peu dans l'ouest.

► Le battage à la GALERIENNE

Deux personnes étaient nécessaires pour tourner les manivelles de la galérienne qui permettait de filtrer les grains de la paille. Le nom de galérienne s'expliquait par la difficulté et la pénibilité de la tâche. On déposait des gerbes de céréales sur la table, ensuite elles étaient réparties manuellement en petites quantités homogènes sur cette table de manière à ne pas trop engorger ("engouer") le mécanisme. Le grain séparé de la paille était ensuite recueilli sur une toile pour être utilisé ultérieurement.

La table d'égrenage





A Savigny (50) -Reconstitution du battage à la galérienne en 2006

Le vannage du grain était nécessaire quand le grain était mélangé à trop de déchets. Pour vanner le grain, on utilisait un van en osier ou en bois dans lequel, on plaçait quelques poignées du grain à nettoyer. On imprimait à la corbeille des secousses en tous sens afin d'amener à la surface les balles et graines légères qui s'y réfugiaient avant d'être versées à part et séparées du bon grain plus lourd resté dans le fond du van. Procédé très long et d'une efficacité relative. Dans le midi où le vent est fréquent, il arrivait même que l'on vanne le grain les jours de vent, en posant le van sur la tête et en la secouant vers l'avant pour faire tomber le bon grain dans une toile tandis que le vent emportait les balles et les déchets plus légers. Désormais, c'est le tarare qui effectue ce nettoyage de façon plus rapide et plus efficace.

▶ Le battage au FLEAU. Il était encore utilisé à cette époque dans de très petites fermes ou dans des régions du centre de la Bretagne. Pour battre, on utilisait un fléau, outil artisanal composé d'un manche plus ou moins long suivant les régions et d'une surface de frappe articulée de composition variable (bois, branches entrelacées, lanières de cuir...). Les gerbes étaient détachées et étendues par terre sur un pavé de préférence.

Le fléau était formé d'une batte en bois dur de 80 cm de long et 5 cm de large relié le plus souvent par du cuir et un anneau métallique à un manche en frêne ou en châtaignier.

Selon les régions, le manche mesurait entre 1,70m et 3,50m de long. L'égrenage s'effectuait en frappant avec la batte, la récolte étalée sur l'aire de battage, la grange ou la cour.







Scène de battage au fléau en Bretagne, début XXe siècle Une femme y participe.

Les personnes s'y mettaient à plusieurs et tapaient en cadence jusqu'à ce que le grain sorte des épis. Puis on secouait la paille pour que le grain reste par terre. Les pailles étaient liées en bottes comme les gerbes avant d'être regroupées et mises à l'abri plus tard. Ensuite, le grain était ramassé et vanné.

- ▶ LE MANEGE à chevaux (ou à vaches) permit de rendre enfin le battage moins pénible et plus productif pour les paysans. Les chevaux attelés à un manège entraînaient, dans leur mouvement circulaire, un mécanisme qui permettait d'actionner la batteuse/égreneuse. Il existait plusieurs types de manège :
- Manèges à piste circulaire : manèges à terre (celui utilisé à La Prise du temps de Maria) manèges en l'air
- Manèges à plan incliné: appelé aussi la tripoteuse, trépigneuse ou piétineuse

A - Dans les manèges à piste circulaire, le moteur était remplacé par les chevaux qui tournaient tandis que le batteur situé en dehors de la zone du manège restait immobile. Pour enclencher le mécanisme, les chevaux sont attachés par des attelles à des poutres en bois appelées flèches, réparties horizontalement autour d'une pièce centrale munie de roues d'engrenage. Entre la pièce centrale et la batteuse, il y a une pièce de transmission horizontale que l'on appelle l'arbre. Lorsque cet arbre se trouve au niveau du sol ou dans un caniveau établi à la surface du sol, le manège est dit à terre. Lorsque l'arbre de transmission se trouve à une hauteur au-dessus du sol suffisante pour que les animaux puissent passer dessous, le manège est dit en l'air. D'après le schéma crayonné par Maria devant Irène, le manège utilisé à la Prise était un manège à terre.



Le battage du froment au manège à Trégunc (22)

Vous pourrez observer quelques détails sur les photos présentées :

- * l'arbre de transmission est enterré depuis l'axe central jusqu'à la ligne de passage des chevaux qui passent dessus. Cet arbre ne commence à se relever qu'au-delà du cercle des chevaux jusqu'à hauteur de la petite batteuse.
- * le conducteur de chevaux juché sur la pièce centrale commande les chevaux avec un fouet. Des cliquets étaient prévus en cas d'arrêt de la machine ou de ralentissement accidentel d'un cheval pour éviter aux animaux de recevoir brutalement sur leurs jarrets les flèches lancées par le mécanisme
- * la table à égrener ou «**piqueuse**». Les épis présentés étaient soumis à des frottements entre des plateaux dentelés en rotation, ce qui séparait le grain de la paille. Il fallait ensuite passer le grain dans le trieur pour le séparer de sa balle.



Reconstitution d'un battage au manège en 2006 à Savigny (Manche).



Manège circulaire à terre à trois chevaux



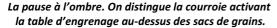
La piqueuse actionnée par l'arbre visible à droite

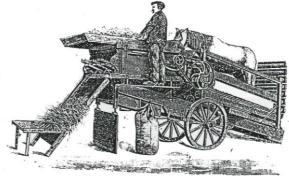
Suivant les applications, il peut y avoir un seul cheval ou plusieurs. Le manège pouvait aussi être être utilisé pour entrainer des moulins à grains dans les minoteries, des moulins à pommes...

manèges demandaient une vigilance constante. Suite aux accidents du travail qu'ils occasionnèrent, ils furent remplacés par des modèles plus modernes qui restaient également dangereux avec leurs courroies, non protégées comme celles de maintenant.

B - Dans les manèges à plan incliné, le moteur était remplacé par un cheval qui marchait sans fin sur un tapis roulant en bois appelé le tripot ou le piétin, incliné de 12° à 15° par rapport à l'horizontale, supporté par deux chaînes continues, solidaires de roulettes portées sur des rails. Dans ce cas, la batteuse était incorporée à la machine et la table de l'égreneur était placée en haut de la machine.







L'engreneur sur la Trépigneuse - Revue Ruralia

- Enfin vint LA BATTEUSE. Celle-ci était actionnée par un moteur à vapeur puis à essence. Elle était munie de trois principaux équipements :
- 1 un batteur : cylindre creux rotatif porté par un axe horizontal et muni de battes garnies de peignes ou pointes séparant par frottements répétés les grains des épis
- 2 -des secoueurs : sorte de persiennes en bois où passent les grains afin de parfaire l'action du batteur
- 3 -un tarare : sorte de trémie munie d'une ventilation pour nettoyer les grains en les séparant de la balle.

Les grains tombaient ensuite dans un sac placé sur le côté de la machine. Les tiges de paille étaient récupérées sur un plan incliné du côté opposé au cheval. Quant aux déchets poussiéreux et volatiles : les balles ou vannes comprenant l'enveloppe des graines, ils étaient récupérés pour maints usages.

Les batteuses actionnées par une machine à vapeur (locomobiles) ou par un moteur à essence existaient déjà, mais dans la région de Tinténiac, ces machines étaient très rares et les parents de Maria n'avaient ni la possibilité ni les moyens d'en louer. En 1920, dans les régions céréalières telles que la Beauce, la Brie, l'Est, le Nord, la Limagne, les grosses exploitations possédaient leur propre batteuse à grand travail ou louaient les services d'entrepreneurs de battage. Certains modèles de batteuses fixes fonctionnaient même électriquement.





Scène de battage dans une grande ferme avec une locomobile à vapeur. On ▶ distingue la courroie non protégée.



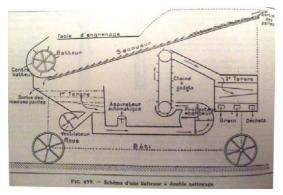


Schéma d'une batteuse à double nettoyage de 1920 Larousse Agricole 1921/1922



Moissonneuse-batteuse de 2010. Automotrice, elle fauche et bat les céréales en une seule opération! Le dictionnaire visuel 2010

* LE BATTAGE AU MANEGE A LA FERME DES GÉRARD A LA PRISE

A la ferme de La Prise, le battage avait lieu avant la fin du mois d'août. On plaçait la table d'égrenage vers le milieu de la cour, à distance raisonnable du grenier. Le manège actionné par deux chevaux était placé un peu plus loin des bâtiments.* Pour chaque battage, il fallait une équipe d'une quinzaine de personnes provenant de six à huit fermes des environs. Les hommes s'entraidaient pour les tâches les plus pénibles. Les femmes venaient seconder pour des tâches diverses. Chacun savait sans le dire qu'une certaine hiérarchie existait dans le groupe de travail. On distinguait dans l'équipe les fonctions suivantes :

1. le lanceur de gerbes

Il travaillait dans le grenier. Il enfourchait les gerbes pour les lancer une à une à l'extrémité de la table de la batteuse, en bonne position, les épis toujours du même côté, juste devant le coupeur de liens. Les gestes répétés de se baisser et de se relever sans arrêt demandaient une grande souplesse de reins.

2. le coupeur de liens

Placé au bout de la table d'engrenage, il devait repérer rapidement le nœud du lien en paille pour le couper. Cette tâche pouvait dans certains cas être effectuée par une femme.

3. l'engreneur

Il avait la responsabilité du bon fonctionnement de la machine. Il devait enfourner dans le batteur « à double sortie » les gerbes déliées en séparant le mieux possible avec ses deux mains les tiges de blé avant qu'elles ne soient happées par la machine. Ce poste dangereux nécessitait de l'attention, de la régularité et de la prudence.

4. les trieurs

Deux hommes récupéraient à la sortie du batteur les pailles qu'ils secouaient afin de séparer les poussières et menus déchets du grain plus lourd qui garnissait le fond d'une grande toile.

5. les porteurs de sacs

Deux autres hommes récupéraient le grain dans des sacs de 50 kg qu'ils chargeaient sur le dos avant de les monter au grenier par un escalier ou le plus souvent par une échelle, pour les déverser sur le plancher bien propre. Cette tâche très physique était souvent confiée à des jeunes gens joyeux, fiers de montrer leur force. S'ils descendaient par l'escalier, ils ne manquaient pas de taquiner les jeunes filles qui s'affairaient à la cuisine.

6. les faneuses, toujours des femmes qui, selon Maria, parachevaient le tri en ramassant à la main les derniers épis égarés dans la paille

7. les porteurs de paille

Ils puisaient dans la paille des faneuses de grosses quantités de paille bloquées au pied sur la fourche, avant de retourner lentement vers le ciel leur chargement pour le porter à la meule, fourchée par fourchée. Il arrivait que le porteur dont on ne voyait que le bas des jambes marche à l'aveuglette vers la meule ou pailler ou barge dans le patois de La Prise.

8. le faiseur de meules

Juché sur le haut de la barge, il confectionnait la meule de paille aidé par un second qui réceptionnait les fourchées de paille et les montait par une échelle au fur et à mesure des besoins afin d'édifier solidement l'énorme barge. Ce savoirfaire n'était pas donné à tous. Il fallait au fur et à mesure que la barge, ronde dans cette région, prenait de la hauteur, façonner les bords, renforcer les endroits creux, respecter la distance par rapport au mât central. Il arrivait au faiseur de descendre du haut de l'ouvrage pour vérifier la forme et le bon équilibre de l'ensemble. Dans les plus grandes fermes où la paille était plus abondante, les tas disposés en rectangles étaient appelés mulons.

* Remarque d'Irène : Comme la table d'engrenage et le manège nécessitaient une position horizontale, des dispositifs devaient être prévus quand la cour avait une pente.

Maria m'a dit que si les femmes ne travaillaient pas en nombre aux postes de la batteuse, cela ne voulait pas dire que les journées de battage étaient pour elles des jours de repos. C'était le contraire. Il fallait en effet nourrir les hommes qui avaient d'autant plus soif et faim que la chaleur était au rendez-vous et que les dépenses physiques devaient être compensées. C'était le jour où l'on sortait les produits de la ferme : charcuteries, pain, mais aussi volailles rôties et légumes du jardin. Le cidre était la boisson la plus courante et les cruches étaient maintenues fraîches dans des seaux remplis de l'eau du puits. Le café clôturait le repas, allongé trop souvent d'eau de vie. A cette époque où l'on travaillait dur et où les supermarchés n'existaient pas, les travailleurs de la terre étaient loin d'être obèses et il arrivait qu'au soir des jours de battage, certains hommes étaient éméchés.

Malgré le travail difficile, ces journées restaient aussi des moments agréables de rencontres, d'échanges et de bonne humeur, notamment au niveau des jeunes en âge de se marier ou pas. C'était un évènement attendu qui modifiait beaucoup le fonctionnement de la ferme. Les vaches restaient à l'étable, les poules étaient enfermées dans un local et chez certains, la cour même de la ferme était nettoyée afin de permettre le ramassage complet des grains de céréales sur le sol. Quand la ou les journées de battage étaient terminée(s), ce n'était que partie remise chez d'autres voisins qui attendaient le même service, car l'entraide était indispensable.

Malgré cette entraide, après la grande guerre de 1914, comme nombre de jeunes paysans avaient été tués et d'autres blessés, les hommes valides en pleine force étaient rares. C'est pourquoi pendant la période de 1924 à 1930 où Maria travailla à la ferme, entre 16 et 22 ans, les femmes et les grands parents étaient parfois plus nombreux que les hommes rescapés ou plus rarement chargés de famille ou handicapés qui avaient échappé à la guerre. Il est difficile pour les jeunes d'aujourd'hui d'imaginer cette atroce saignée de plusieurs générations qui privait la population de toute une tranche d'actifs.

Plus tard, après la guerre de 1939/1945, quand les premières vraies batteuses avec double tarare et ventilation se généralisèrent, ce fut une grande amélioration et cette époque marque la généralisation des entrepreneurs de battage, restés peu nombreux jusqu'alors. Mais l'environnement restait encore très poussiéreux, bruyant et dangereux. En effet, le fonctionnement même de la batteuse avec ses trois équipements : batteur, secoueur et tarare occasionnait de la poussière et projetait dans l'air ambiant de menus déchets irritants pour la peau, les yeux et les voies respiratoires. Et les peaux ruisselantes de sueur avaient tendance à les capter. Les femmes protégeaient leurs cheveux par de grands mouchoirs en coton à carreaux. Certains hommes portaient les mêmes grands mouchoirs pliés en pointe autour du cou ou dans leurs poches et ils s'épongeaient le visage autant que de besoin. Lorsque le puits était dans la cour de la ferme, ce qui n'était pas le cas à La Prise, il fallait le fermer pendant le battage pour éviter à l'eau d'être salie, ce qui supposait que l'eau dont on avait besoin en quantité les jours de battage soit puisée à l'avance et déposée dans des seaux à l'intérieur de la maison.

Par ailleurs, avec la venue des machines à vapeur et des moteurs à explosion, les courroies de transmission en cuir fonctionnaient sans protection. Elles pouvaient happer et entraîner une personne à la moindre inattention. Des accidents souvent graves se produisirent. Par la suite, des systèmes de protection devinrent obligatoires. Même Philippe après 1960, était appelé pour ce type d'accident grave du à des courroies encore sans protection, en tant qu'Inspecteur du Travail en Agriculture dans l'Orne.

Avant de terminer sur le battage, ci-dessous une photo prise en 1935 à Anteuil (25) d'une « Locomobile » à vapeur, qui vous permettra de visualiser la chaudière à vapeur qui actionnait la batteuse au même titre qu'une locomotive pour un train. Je restitue fidèlement le commentaire de la dame qui a mis cette photo sur Internet :

«Pour les petits agriculteurs, les machines étaient trop coûteuses. Ils faisaient donc appel à un entrepreneur du canton qui amenait ses machines dans la cour de la ferme. La batteuse avec roues s'appelait une locomobile. Ces machines travaillaient vite, mais elles nécessitaient beaucoup de personnel pour les faire fonctionner. L'agriculteur réunissait sa famille, ses amis, ses voisins, pour une ou deux journées de travail pénible autour des machines.

Il fallait un homme pour alimenter et surveiller la machine à vapeur, plusieurs autres pour mettre les gerbes de blé dans la batteuse sans s'arrêter. D'autres étaient postés autour de la machine pour récupérer dans des sacs les grains qui sortaient d'un côté et la paille qui sortait d'un autre côté. Les femmes étaient aussi mobilisées. Le rythme était infernal, et cela faisait beaucoup de poussière. A la fin tout le monde était fourbu et avait la gorge et les poumons en feu. Souvent on remettait ça les jours suivants chez les voisins qui faisaient le battage à leur tour. » Fin de citation



1935

Batteuse locomobile à vapeur en action. La tour en fer derrière à gauche est un transformateur électrique

Machine à vapeur vue de profil. Elle transforme l'énergie thermique de la vapeur d'eau fournie par la chaudière en énergie mécanique.





Reconstitution d'un battage avec une batteuse à vapeur On distingue parfaitement au 1er plan la machine à vapeur qui sert de moteur. Une large courroie croisée montée sur des roues métalliques transmet le mouvement à la batteuse située au fond.

Cinq ans après que Maria eut quitté la ferme, les techniques avaient un peu évolué, mais pas la masse de travail ni la solidarité. Et maintenant que le récit est terminé pour le battage, les cultivateurs eux continuaient le travail après la moisson, car ils devaient nettoyer les champs de récolte.

42- LES TRAVAUX D'ENTRETIEN DES SOLS

Les labours de déchaumage

Ces labours se pratiquaient aussitôt après la récolte des céréales, en août-septembre. On fabriquait à cette époque des charrues légères à plusieurs socs permettant des labours peu profonds adaptés au déchaumage. Maria ne m'a pas précisé si ce matériel spécifique existait à La Prise. En tout cas, faute de matériel particulier, le déchaumage de l'époque était pratiqué à la charrue tirée par des chevaux. Plus tard sont sorties des charrues à disques.

Le déchaumage a pour but :

- d'enfouir les chaumes et favoriser leur décomposition avant les labours d'automne.
- briser la croûte de surface pour arrêter l'évaporation
- permettre la germination des graines non récoltées, ce qui permet ensuite de les éliminer pour ne pas contaminer une autre culture

Rappelons que le chaume désigne la partie du bas de la tige qui reste enracinée dans le sol après la fauche des céréales. Maria qui les appelait des « écos » craignait d'y marcher car les tiges sont blessantes. La hauteur dépend de celle de la coupe. La méthode du brûlage des chaumes n'était pas pratiquée vers 1920/1930, ce qui présentait l'avantage de préserver le gibier.

43- AUTRES TRAVAUX

- Faire paître le bétail dans les champs avant le déchaumage
- Compléter les labours de déchaumage par des binages et sarclages
- Biner les betteraves et les pommes de terre puis récolter les pommes de terre, les trier et les rentrer
- A partir de septembre, transporter le fumier dans les champs
- Alimenter progressivement les vaches avec fourrage sec, racines hachées et trèfle de l'année.

Ainsi s'écoulait l'été qui représentait, c'est bien connu pour les cultivateurs, la période des plus gros efforts nécessités par les moissons : fauchage et battage de toutes les céréales. La chaleur nécessaire au séchage et à la maturité des céréales contribuait à accentuer la pénibilité de ces travaux. Aujourd'hui, le développement du machinisme a énormément simplifié les conditions de travail. Maria m'a confié le grand nombre de malaises dont d'affreuses migraines, qu'elle devait endurer dans les champs, dus à la chaleur notamment sur la tête que le chapeau n'atténuait pas suffisamment et à l'excès de lumière que ses yeux bleus ne supportaient pas. Les lunettes de soleil dont les premiers exemplaires furent vendus en 1929 aux Etats-Unis ne se généraliseront en France qu'à partir des années 1960. J'ai toujours connu ma mère fuyant grosse chaleur et forte lumière.

CONCLUSION

Voilà, chers petits-enfants, un aperçu des travaux dans les champs que l'une de vos arrières grands-mères, du côté de votre mère ou de votre père, Maria Gérard, dut effectuer à temps complet de 16 ans à 22 ans, entre 1924, année du décès de son père et 1930, année de son départ dans la vie active, après que son frère aîné Léon et son épouse Léontine prirent la direction de la ferme.

En réalité dès l'enfance, elle avait participé aux travaux de la ferme comme tous les enfants de l'époque. Ce qui lui est arrivé de particulier, c'est la succession ininterrompue des trois périodes dont nous avons parlé entre ses 6 ans et ses 22 ans. De 6 à 12 ans durant l'école primaire, pendant 4 ans de guerre 1914/1918 et les deux années suivantes, elle a participé à l'effort collectif et a du quitter l'école suite à l'absence de son frère - puis entre 12 et 16 ans, de 1920 à 1924, du fait des séquelles de son frère Léon gravement blessé à Verdun, elle a du poursuivre cet effort à la ferme. Enfin en 1924 à la suite du décès prématuré de son père alors qu'elle avait 16 ans et que son frère Léon était dans l'incapacité physique de reprendre la ferme suite à ses blessures de guerre, elle a du payer à nouveau de sa personne pour le bien de la famille jusqu'à ses 22 ans en attendant que Léon se rétablisse. Les jeunes d'aujourd'hui qui poursuivent leurs études jusqu'à 22/25 ans en moyenne ont du mal à se représenter les efforts de cette génération qui a eu la malchance de conjuguer enfance et jeunesse avec la grande guerre.

Les souvenirs de l'enfance dit-on, sont les plus durables et imprègnent définitivement notre être. Comment s'étonner plus tard pour ceux qui l'ont connue, d'avoir observé chez elle : sa constance au travail et la place importante qu'elle lui accordait, quitte à délaisser certaines autres valeurs. Et surtout le fait d'avoir été obligée de quitter l'école à 12 ans et de n'avoir pu poursuivre d'études a été l'un de ses principaux regrets.

Pour terminer cette partie des travaux dans les champs, vous verrez sur la page suivante, le calendrier des cultures de la ferme. Ensuite, dans la seconde partie, nous verrons les travaux de Maria auprès des animaux.

Année	et Péri	ode	de Se	mis pa	arfoi	s sui	vies	de	plan	ntatio	ons			Anı	iée e	et Pé	riode	de	Réc	olte			
La récolte a lieu, soit varier sel																						г реи	vent
PRODUCTIONS			S = Semis							P = Pl		antation						$R = R\acute{e}colte$					
	Jaı	ı	Fev	Ma	ır	Avr		Mai		Juin		Juil		Août		Sept		Oct		Nov			Déc
CEREALES																							
1-Avoine hiver 1													R				S	S					
2-Blé tendre hiver 1																		S	S				
2														R	R								
3-Sarrasin 1										S	S						R	R					
4-Chanvre 1							S	S	S							R	R	R					
									v											T			
AFFOURAGEMENT Céréales fourragères																							
1-Avoine printemps1					S	S							R	R	R								
2-Orge print/ trèfle 1					S	S	S	S					R	R	R								
CULTURES FOURRAGERES																							
1-Pommes de terre 1						$P \mid$	$P \mid$								R	R	R	R					
2-Betteraves fourra1					S	S			$P \mid$	P								R	R	R	R		
3-Chou cavalier 1 d'Hiver						S	S	S			P					R	R	R	R	R	R	R	R
4-Chou branchu 1											S	S	S			P	P						
de Printemps 2					R	R	R	R	R														
5-Trèfle rouge 1						R	R	R	P F	R 1	5					S	S						
																						_	
PRAIRIES			Po	ur mé	emo	ire,	celle	es d	ie La	a Pr	ise é	taie	ent d	es p	orair	ies :	natu	relle	s no	n cı	ıltıv	ees	

^{*}La production de chanvre fut arrêtée après le décès du père de Maria en juillet 1924, de même que l'élevage des abeilles en vue de la vente de miel et d'hydromel. Cela demandait trop de temps pour Maria et Léon.

Maria ne se souvenait pas de la présence de jachères sur la ferme. Par contre, elle se rappelait que les mauvais prés trop humides et les friches étaient préservés pour laisser pousser les joncs, ajoncs et genêts. Ceux-ci enrichissaient les pâtures et constituaient une source de litière pour les animaux.

Fin des Travaux dans les champs